

Les mots sont-ils vains?

Roman philosophique. Face au drame de Sierre, Matthieu Mégevand refuse l'impuissance des mots et se lance dans une quête de sens.

ANNE PITTELOUD



Matthieu Mégevand: «Malgré le drame de Sierre. S'émerveiller, s'émouvoir, et produire de l'amour. Notre unique réponse.» GUILLAUME MÉGEVAND

On se souvient encore du drame de Sierre, ce terrible accident d'autocar où vingt-deux enfants belges ont perdu la vie. C'était le 13 mars 2012, ils rentraient de vacances de neige, leur car lancé à 100 km/h avait percuté de plein fouet le mur d'un tunnel. L'enquête n'a pas pu trouver de causes à l'accident: le véhicule et la chaussée étaient en parfait état, le chauffeur sobre, les limitations de vitesse respectées. Aucune faute, aucune raison, aucun coupable: le choc est plus brutal encore, le mal surgit dans une gratuité nue, absurde, intolérable. Après les paroles et les rituels de deuil, seuls demeurent un silence insupportable et un criant sentiment d'injustice devant le néant.

«Que peut-on dire sur ce qui ne dit rien?» Face à cette aporie, Matthieu Mégevand refuse de se résigner. Les mots sont-ils impuissants? Il vaut en tout cas la peine de livrer bataille. L'auteur genevois se lance alors dans une quête philosophique et romanesque autour de la question du sens, qui convoque penseurs, écrivains, artistes et amis proches. A tout juste 30 ans, il

signe avec *Ce qu'il reste des mots* – son troisième livre après *Jardin secret* et *Les deux aveugles de Jéricho* – un roman passionnant, qui allie réflexion et autofiction et se lit comme une enquête très intime sur des interrogations fondamentales.

Quel est le sens de l'existence? Pourquoi le malheur? Comment Dieu peut-il permettre un tel drame? Que signifie le mal? A partir du fait divers, Matthieu Mégevand enquête dans les grands textes en limier du verbe et de la pensée, ouvre des pistes, alterne réflexions, fiction et dialogues philosophiques. Il connaît sa matière, lui qui a étudié la philosophie et l'histoire des religions, et l'agence de manière vivante et personnelle.

«Ni mal, ni bien»

Le premier professeur interrogé joue le rôle d'aiguillon. Philosophe du langage, ce logicien a consacré plus de trente ans à l'étude du sens et écrit au narrateur: «Pour moi la mort est un événement comme un autre, et peu importe sous quelle description on meurt. Entre naissance et mort on peut avoir du bon temps

et du mauvais temps, mais il n'y a aucun mal dans le monde. Ni aucun bien d'ailleurs.» C'est contre cette rationalité matérialiste que le narrateur va mobiliser ses ressources. Il lit le poète Philippe Jaccottet, évoque *Melancholia* de Lars von Trier, se sent proche de Wittgenstein qui présentait une dimension ineffable au-delà de la limitation des mots. Il interroge un ami médecin souvent confronté à la mort, découvre chez Camus une révolte pleine de beauté et d'exaltation malgré l'absurde. Il trouve aussi une réponse possible auprès de son amie Hannah, lumineuse musicienne dont les chansons ouvrent un monde auquel le langage n'a pas accès. Il interroge encore Spinoza, Sénèque ou Nietzsche, le Jésus de l'Evangile de Luc, la religion catholique. Mais aussi l'idée même de Dieu, avec l'aide du philosophe juif Hans Jonas qui oppose à sa toute-puissance un «dynamisme créateur». Bref, il essaie les pensées comme il le ferait d'un habitant tantôt trop juste, tantôt trop lâche, et sa quête de sens se double d'une quête d'identité. Quand Hannah tombe malade, il

vivra ces questions dans sa chair et trouvera l'amour au fond du désespoir.

Au terme de son voyage philosophique, Matthieu Mégevand pressent en effet un noyau qui échappe aux constructions symboliques et au langage, une forme de transcendance qui n'a rien à voir avec la religion et n'est pas non plus une consolation. Tout comme il n'y a pas de preuve de l'existence de Dieu ni de son absence, aucun logarithme ne saura jamais expliquer «ce qui, en nous, aussi profondément, avec cette puissance et cette ténacité, nous soulève et nous embellit». Il touche là, de manière vécue et non théorique, quelque chose qui résiste «contre tout ce qui s'acharne, aveuglément ou consciemment, à détruire et à humilier. Par-delà la vacuité, le nihilisme et l'absurdité. A rebours du cynisme et du désenchantement. Malgré le drame de Sierre. S'émerveiller, s'émouvoir, et produire de l'amour. Notre unique réponse.»

LE COURRIER

> **Matthieu Mégevand**, *Ce qu'il reste des mots*, Ed. Fayard, 209 pp.



Jacqueline Sudan dans son jardin de Villars-sur-Glâne. ALAIN WICHT

JACQUELINE SUDAN

Comme un ciel changeant

DANIEL FATTORE

Le ciel, le soleil et la lumière éclatent à la figure du lecteur de *Le Ciel en partage*, ouvrage de la poétesse Jacqueline Sudan. Écoutons-en la première strophe: «Le temps passe en riant détraque ses carillons fait tinter cloches et bourdons et s'enfuit en riant.» Dès lors, se développe une musique poétique qui fait toute sa place à la sensualité. Sobre, non ponctuée afin de créer un état d'apesanteur éthérée, elle restitue toute sa force à chaque mot.

Ces instants lumineux sont contrebalancés par des notes sombres qui surprennent en milieu de lecture: «Une voix soudain parle de ces bouches de feu qui brûlent et puis étouffent les hommes». Les champs lexicaux

évoluent, de façon tranchée ou nuancée, pour créer l'image moirée d'un ciel qui, bleu, nuageux, pluvieux, orageux ou neigeux, change au gré des jours et des vents.

Ce cahier qui fait chanter

«tous les archets du ciel» s'inscrit dans un projet national de l'éditeur tessinois Alla Chiara Fonte. Intégré à un coffret plurilingue intitulé «Collection de poésie suisse 2013», il fait de Jacqueline Sudan, ancienne présidente de la Société fribourgeoise des écrivains, l'ambassadrice du canton de Fribourg, aux côtés de 25 poètes issus des autres cantons suisses. I

> **Jacqueline Sudan**, *Le Ciel en partage*, Ed. Alla Chiara Fonte, 31 pp.

THOMAS KRYZANIAC

Journal d'un pyromane

DIDIER FOLLIN

Strasbourgeois solitaire et reclus, le narrateur du premier roman de Thomas Kryzaniac oscille entre peur et fascination. Récit d'une résistance contre soi-même et introspection d'un pyromane.

Sous la forme d'un journal paranoïaque, un anonyme raconte son histoire. Isolé dans un appartement réduit au strict nécessaire, il s'est débarrassé de tout ce qui peut s'enflammer. Ni plante, ni meuble, ni papier, ni bibliothèque. Un vide spatial qui renvoie au vide plus profond d'une personnalité aux prises avec une phobie trop forte. Le feu gagne du terrain, creuse la fracture dans son esprit et s'installe définitivement: «L'absence du feu remplit mon appartement; sa possibilité, son effroyable vraisemblance déclenchent en moi des vagues de fièvre. Petit à petit, j'en suis venu à croire que tout brûle autour de moi, et que je suis le seul à ne rien voir.»

Surgissent l'angoisse et la peur de tomber dans le crime, de déclencher l'incendie pressenti, la peur de soi-même et de son imperfection. Développant des rituels pour se rassurer, vérifiant et revérifiant les moindres recoins de son appartement, le personnage figure un maniaque au sens clinique du terme. De son regard obsessionnel naît une réalité double, celle de l'homme conscient de sa manie et celle du pyromane, l'une empiétant constamment sur l'autre au point

de transfigurer le réel en visions apocalyptiques dans lesquelles le feu consume l'appartement, les tableaux, la cathédrale, et tout le petit monde strasbourgeois.

La rencontre avec Eric Reuner brise la solitude. Mais la folie cotoie la folie, et ce nouveau voisin à l'état psychologique instable se révèle fasciné par les saintes catholiques qu'il ne cesse de peindre, couchant sur ses toiles des vierges «noyées sous des couches de détritiques et de matériaux de récupération». Le pyromane s'accroche à cet ami, à ce frère qui va à son insu laisser s'échapper l'étincelle. L'incendie n'est jamais loin, le brasier s'enflamme, et tout bascule en un instant dans la cendre poussiéreuse...

La plume calcinée, sobre et décortiquée de Kryzaniac réussit à enfermer le lecteur dans un huis clos inquiétant et angoissant. Il assiste impuissant au combat de celui qui tente d'éviter un crime, de ne pas succomber à ses démons et de contrôler sa folie. Une folie qui n'est peut-être qu'une pulsion criminelle, un besoin de destruction. Luttant contre un alter ego «ombrageux, en proie à des pensées sinistres, dégradantes», le pyromane trouve finalement la libération grâce à une fontaine de sang qui, goutte à goutte, s'infiltre dans son appartement et vient noyer son feu intérieur. I

> **Thomas Kryzaniac**, *Le Pyromane*, Ed. L'Age d'Homme, 200 pp.

MARLENA DE BLASI

Un (fin) palais à Orvieto

LISE-MARIE PILLER

Aaah Orvieto... Ses ruelles en pierre, ses murailles, ses échoppes et ses restaurants sortis d'une autre époque. Ce n'est pas pour rien que cette petite ville proche de Rome est la coqueluche des touristes. Marlena de Blasi succombe elle aussi au charme de ce bijou italien. Connue pour ses critiques gastronomiques, l'exubérante Américaine adore l'architecture ancienne et le folklore des petits villages. Dans *Un palais à Orvieto*, elle laisse donc la part belle à la fête de Saint-Antoine, au marché d'Orvieto ou aux sagra. Quant à l'architecture, Marlena en fait le fil rouge de son histoire. Après ses aventures vénitienne et toscanes (ndrl: voir les deux précédents tomes), l'écrivaine recherche la maison de ses rêves. Désirant à tout prix un palais, elle finit par le dénicher à Orvieto. Seulement, il est un peu délabré... Qu'à cela ne tienne, de grands travaux de restauration commencent. Et au fil du temps, des an-

nées (eh oui, l'action se déroule en Italie!), le palazzo retrouve sa splendeur d'antan...

Dans les écrits de Marlena de Blasi, le côté gastronomique est omniprésent. Les phrases sont à croquer et font gargouiller l'estomac. On aimerait pouvoir goûter à la «belle part de pizza blanche», à la «tarte à la ricotta», ou aux «oranges piquetées de clous de girofle». La tentation devient parfois intolérable, par exemple lorsque Marlena évoque une miche de pain sortie du four, dont elle mange les morceaux brûlants «avec de la confiture d'abricots». C'est tout un pan du monde gastronomique qui s'ouvre entre les lignes. On jurerait capter une senteur, une couleur, ou un goût à travers les phrases.

Et les «décors», notamment celui du fameux palazzo, sont autant d'écrits pour les petits plats de Marlena. Mais derrière ce glissement gustatif, *Un palais à Orvieto* possède aussi un côté plus sombre. L'évocation d'une société italienne conservatrice et fermée. A

Orvieto particulièrement, l'ordre patriarcal reste de vigueur. Quant aux querelles de famille, n'en parlons pas, la rancune est parfois telle qu'elles peuvent se prolonger sur des générations. C'est un véritable fossé qui se creuse entre «l'étrangère américaine» et les citadins italiens. Il faudra, pour le surmonter, toute l'aide du mari de Marlena, un Vénitien qui décrypte à la perfection les attitudes de ses compatriotes. Et peu à peu, au rythme de la dolce vita, Marlena se fait accepter. *Un palais à Orvieto* est un livre à la fois exubérant, délicat et plein de bonne humeur. A déguster avec de bons petits plats à proximité! I

> **Marlena de Blasi**, *Un palais à Orvieto*, Paris, Mercure de France, 2013, 304 pp.

